

«M. André Malraux a suggéré à Washington de proposer à Pékin “une sorte de nouveau plan Marshall”», extraits et compte rendu, par Jacques Almaric, de la conférence de presse tenue à Washington le 15 février¹, *Le Monde*, n° 8427, 17 février 1972, p. 4.

Malraux chez Nixon en février 1972

De notre correspondant

Washington. – *«La pire erreur serait de croire que le voyage du président Nixon en Chine est une sorte de conflit entre catholiques et protestants des guerres de Religion. C’est une conversation entre catholiques et protestants d’aujourd’hui...»*

Volontiers paradoxal, brillant, inspiré, voire «gaullien», M. André Malraux a exposé le mardi 15 février, à la résidence de M. Charles Lucet, ambassadeur de France à Washington, ses vues sur le prochain voyage de M. Nixon à Pékin. L’ancien ministre, qui avait eu un long entretien avec le président avant de dîner à la Maison Blanche, a refusé de rendre compte de ses discussions avec son hôte. *«Je n’ai de conseils à donner à personne»* a-t-il dit. *«Ce sont les Américains qui font la politique des Etats-Unis. Si on me demande des suggestions et non des informations, je suis prêt à les donner, a-t-il ajouté. Je connais la Chine depuis quarante-cinq ans, et mon amitié pour les Etat-Unis est connue depuis longtemps.»*

Les «suggestions» présentées par l’auteur de *La Condition humaine* ne sont pas minces : M. Nixon, a-t-il froidement déclaré aux journalistes américains abasourdis, devrait proposer à la Chine *«une sorte de nouveau plan Marshall. C’est ça le vrai problème, tout le reste n’est que bavardage»*. Pour M. Malraux, en effet, *«la position réelle de la Chine n’est pas ce qu’elle était il y a cinq ans. Il y a cinq ans, une haine totale prévalait à*

¹ Malraux avait été reçu par Nixon le 14 février à la Maison Blanche. Il lui avait exposé sa compréhension de la Chine où le président devait se rendre une semaine plus tard.

l'encontre des Etats-Unis, une position révolutionnaire contre une position capitaliste. Mais les Chinois aujourd'hui ne s'intéressent plus au problème révolutionnaire. Il ne s'agit pas de penser que Mao fera des concessions au capitalisme, mais la révolution est derrière lui. Staline, l'année de sa mort, n'était pas obsédé par la volonté révolutionnaire qui l'animait à vingt-cinq ans. Ce qui intéresse passionnément Mao, c'est comment hausser le niveau de vie des Chinois. Si les Etats-Unis lui permettent d'augmenter ce niveau, que les Etat-Unis soient capitalistes n'a pas d'importance.»

Les «discours révolutionnaires» et les réalités nationales

M. Malraux, dont le dernier voyage en Chine remonte à 1965, a ensuite cité les propos que lui avait alors tenus le président Mao Tse-toung : *«Nous ne sommes pas le Tiers-Monde, l'Afrique; nous avons une très vieille civilisation, notre pauvreté n'est pas une nécessité. Je n'ai que 10 % de terres cultivables à mettre encore en valeur. Donc, pour faire la Chine, je dois industrialiser. D'abord une industrie légère. Mais je n'ai pas les moyens de construire les centrales pour faire marcher cette industrie légère. Qui les construira puisque je ne peux pas payer ? Un pays qui acceptera de m'équiper et que je rembourserai dans trente ou cinquante ans.»*

«Il n'y a qu'un pays au monde capable d'accorder un tel crédit, a ajouté M. Malraux, ce sont les Etats-Unis. Le pays le plus riche du monde est-il prêt à aider le pays le plus peuplé du monde ?

«Les Chinois, a-t-il poursuivi, ne sont absolument pas intéressés par leurs discours révolutionnaires internationaux. Qu'ont-ils fait ? Rien au Vietnam; ce sont les Russes. Rien au Pakistan. Quelque petit chemin de fer au Zambèze, c'est tout. Je veux dire que ce qui est sérieux pour la Chine, c'est la Chine. C'est nous qui avons décidé qu'ils sont menaçants à cause d'un certain nombre d'étudiants... Mais cela n'a aucun poids. Mao veut faire de la Chine une nation. Or elle ne l'a jamais été. Qu'est-ce que l'unité chinoise? Une écriture, même pas une langue. Mao sait très bien que la Chine a été unifiée trois fois et que trois fois elle est retombée.

– Quel intérêt peuvent avoir les Etats-Unis à suivre ces suggestions ? demanda un journaliste.

– *Cela ne me regarde pas. Bien sûr, il y a un risque immense. Mao peut mourir demain. Mais les Etats-Unis ont besoin d'une politique du Pacifique. Ils ne peuvent pas avoir cette politique si la Chine reste en marge. Le danger de cette politique : l'U.R.S.S., à coup sûr, mais pas nécessairement toute de suite. Et le Japon, surtout le Japon, ce sera votre plus grand problème.*

– Nixon a-t-il bien accueilli ces suggestions ?

– *Je pense que oui. Tout dépendra s'il s'agit de la part des Chinois de mener les choses sérieusement ou simplement de tirer le plus possible des Etats-Unis. Je ne crois pas que M. Nixon ait envie d'un nouveau pacte germano-soviétique.*

– Et le Vietnam ?

– *Personne ne croit plus que les Etats-Unis cherchent à arrêter le communisme chinois au Vietnam, que les Etats-Unis se battent contre les communistes chinois. La Chine est ravie de cette guerre qui n'a rien de menaçant pour elle et qui la justifie en transformant les Etats-Unis en menace.»*

Le numéro dura une heure. Dans la soirée, deux collègues américains nous téléphonaient, vaguement inquiets : «*Il plaisantait ou il était sérieux ?*» Que répondre, sinon leur conseiller d'appeler la Maison Blanche, qui fit discrètement savoir que le problème d'un nouveau plan Marshall pour la Chine n'avait pas été abordé lors des entretiens de M. Kissinger avec M. Chou Enlai. «*Si les Chinois l'exigent pour mener les choses à bien, alors Kissinger a perdu son temps à Pékin*», ajouta un officiel.

Il n'empêche qu'une idée a été lancée mardi à Washington; il ne s'agit pas d'une plaisanterie : le pays le plus riche du monde est-il prêt à aider le pays le plus peuplé du monde ?

JACQUES AMALRIC.